

TANGUY VIEL
LA FILLE
QU'ON APPELLE



★ *Minuit
double*

LA FILLE
QU'ON APPELLE

DU MÊME AUTEUR



- LE BLACK NOTE, *roman*, 1998
CINÉMA, *roman*, 1999 (“double”, n° 109)
L'ABSOLUE PERFECTION DU CRIME, *roman*, 2001
 (“double”, n° 36)
INSOUPÇONNABLE, *roman*, 2006 (“double”, n° 59)
PARIS-BREST, *roman*, 2009 (“double”, n° 91)
LA DISPARITION DE JIM SULLIVAN, *roman*, 2013
 (“double”, n° 106)
ARTICLE 353 DU CODE PÉNAL, *roman*, 2017 (“double”,
 n° 116)
ICEBERGS, 2019
LA FILLE QU'ON APPELLE, *roman*, 2021

TANGUY VIEL

LA FILLE
QU'ON APPELLE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

PREMIÈRE PARTIE

Personne ne lui a demandé comment elle était habillée ce matin-là mais elle a tenu à le préciser, qu'elle n'avait pas autre chose à se mettre que des baskets blanches mais savoir quelle robe ou jean siérait à l'occasion, idem du rouge brillant qui couvrirait ses lèvres, elle y pensait depuis l'aube. Elle, assise à la terrasse de l'Univers, sur la grande place piétonne au cœur de la vieille ville, derrière elle on pouvait lire en très grosses lettres sur le haut mur de pierres les mots HÔTEL DE VILLE, plus haut encore le drapeau tricolore comme un garde endormi reposant dans l'air tiède. Bientôt elle franchirait le grand porche et traverserait la cour pavée qui mène au château, anciennement le château donc, puisque depuis longtemps transformé en mairie, et quoique pour elle, dirait-elle, c'était la même chose : qu'elle ait rendez-vous avec le maire de la ville ou le seigneur du village, dans sa tête ça ne faisait pas de différence – même fébrilité, même cœur un peu tendu d'entrer là, dans le grand hall où elle pénétrerait pour la première fois,

presque surprise d'en voir s'ouvrir les portes électriques à son approche, comme si elle s'était attendue à voir un pont-levis s'abaisser au-dessus des douves, et qu'à la place d'un vigile en vêtements noirs, elle avait eu affaire à un soldat en cotte de mailles. Dans cette ville, c'est comme ça, on dirait que les siècles d'histoire ont glissé sur les pierres sans jamais les changer, pas même la mer qui deux fois par jour les attaque et puis deux fois par jour aussi renonce et se retire, battue, comme un chien la queue basse.

Elle, assise toujours à la terrasse de l'Univers, bien sûr elle était en avance, le temps d'un café et puis de lire *Ouest-France*, ou non pas lire vraiment mais parcourir les titres et les photos couleur, et puis quand même s'attarder sur la page des sports, parce que cherchant s'il n'y avait pas un article sur son boxeur de père – lui qui du haut de ses quarante ans venait de remporter son trente-cinquième combat et dont la presse locale ne cessait de célébrer la longévité pour ne pas dire, plus encore, la renaissance – renaissance, oui, c'est le mot qu'ils employaient à loisir depuis que Max Le Corre était revenu en haut de l'affiche, tandis qu'un temps il en avait disparu –, alors elle aura souri sans doute en regardant l'énième photo de lui les bras levés sur un ring, le gros titre au-dessus qui se projetait vers l'avenir, disant « Marchera-t-il encore sur l'eau ? ». Puis, regardant l'heure sur son téléphone, elle a refermé le journal, posé deux euros dans la coupelle devant elle et s'est levée. Dans la grande vitre du café elle s'est estimée une dernière fois,

certaine, dira-t-elle plus tard, qu'elle avait fait le bon choix, cette veste en cuir noir qui laissait voir ses hanches, dessous la robe en laine un peu ajustée, le vent à peine qui en effleurait la maille quand elle tirait dessus.

Oui, a-t-elle dit aux policiers, ça peut vous surprendre mais je me suis dit que j'avais fait le bon choix, ça et les baskets blanches qu'on a toutes à vingt ans, de sorte qu'on n'aurait pas pu deviner si j'étais étudiante ou infirmière ou je ne sais pas, la fille qu'on appelle.

La fille qu'on appelle ? a demandé l'un d'eux.

Oui, ce n'est pas comme ça qu'on dit ? Call-girl ? Et elle a ri nerveusement d'avoir dit ça, call-girl, sans que ça fasse sourire ni l'un ni l'autre des deux flics, les bras croisés pour l'un, l'autre plus avancé vers elle, mais l'un comme l'autre à l'affût de chaque mot qu'elle employait et qu'ils semblaient peser comme des fruits exotiques sur une balance alimentaire.

Et puis donc elle a repris son récit, qu'au vigile à l'entrée de la mairie elle avait demandé où se trouvait le cabinet du maire sans savoir que lui, le vigile, en resterait de marbre, indiquant d'un simple mouvement de tête le grand comptoir au fond du hall, laissant traîner presque machinalement ses yeux de haut en bas sur sa silhouette à elle. À cela elle était habituée : que le regard des hommes vînt s'effranger sur elle, elle n'y faisait plus attention depuis longtemps, pour cette bonne raison que par mille occurrences déjà, elle avait fait l'expérience de son attrait, à cause de sa grande

taille peut-être ou bien de sa peau métisse, en tout cas depuis longtemps elle le savait, indifférente au charme qu'elle exerçait – ce jour-là ni plus ni moins qu'un autre, sa robe ajustée donc qui ne couvrait pas ses genoux, aux pieds ses baskets blanches qui ne l'étaient plus vraiment, à cause du cuir usé qui en couvrait la surface.

À l'accueil aussi elle a répété qu'elle avait rendez-vous avec le maire, regrettant que personne ne lui demande le motif de sa visite, à quoi elle aurait répondu que c'était personnel – c'est vrai, dit-elle, j'aurais bien aimé qu'on me le demande, juste pour répondre : C'est personnel. Mais pas même en haut du grand escalier de pierre qu'on lui a indiqué, pas même la chétive secrétaire postée à l'entrée du bureau comme un vieux garde-barrière, personne ne lui demanderait la raison de sa visite – accusant quant à elle, la secrétaire, ce qu'il fallait de réprobation ou de jalousie en la dévisageant, si on peut dire ce mot-là, dévisager, quand le regard cette fois tombe comme une guillotine de la tête jusqu'aux pieds.

Elle a soupiré un peu, ladite secrétaire, comme une gouvernante dans une grande maison qui se serait réservé le droit de juger qui ses maîtres recevaient, et puis elle a daigné se lever, a entrouvert la lourde porte de bois dont elle semblait garder l'entrée et, passant la tête dans l'ouverture, elle a dit : Votre rendez-vous est arrivé. Laura aussi l'a entendue, la voix masculine qui répondait : Ah oui merci, en même temps que la vieille secrétaire invitait la jeune fille à se faufiler à son tour dans

l'ouverture, c'est-à-dire dans le passage volontairement étroit qu'elle avait laissé entre la porte et le mur, comme si elle, la plus jeune des deux, avait dû forcer le passage pour entrer, en tout cas c'est cette impression qui devait rester gravée en elle pour longtemps, oui, quelque chose comme ça, elle a dit, que c'est moi qui suis entrée et non pas elle qui m'a ouvert. Mais je vous jure que s'il avait fallu la pousser, a-t-elle ajouté, je l'aurais fait.

Et peut-être à cause du regard soudain sourcilieux des policiers qui lui faisaient face, elle a cru bon d'ajouter : Je vous rappelle que j'ai grandi près des rings.

Et sûrement ils eurent le sentiment que dans cette phrase se logeait une partie de son histoire, avec elle toute la rugosité de l'enfance, en même temps qu'elle laissait déjà entendre quel fossé la séparait de l'autre, le type à l'immense bureau, que rien, ni l'accueil froid de la secrétaire ni la taille démesurée de la pièce, ne venait rapprocher de son monde à elle.

Non, rien du tout, a-t-elle dit encore aux policiers, dans un monde normal on n'aurait jamais dû se rencontrer.

Un monde normal... mais qu'est-ce que vous appelez un monde normal ? ils ont demandé.

Je ne sais pas... Un monde où chacun reste à sa place.

Et comme elle essayait de se représenter ce monde-là, normal et fixe, où chacun comme une figurine mécanique aurait eu son aire maximale de mouvement, ses yeux étaient venus se perdre dans

le tissu bleu de la veste en face d'elle, et laissant s'échapper par-devers elle cette pensée surgie des profondeurs, elle a dit :

Mon père avait l'air d'y tenir tellement.

Peut-être il aurait fallu commencer par lui, le boxeur, quand je ne saurais pas dire lequel des deux, de Max ou de Laura, justifie plus que l'autre ce récit, mais je sais que sans lui, c'est sûr, elle n'aurait jamais franchi le seuil de l'hôtel de ville, encore moins serait entrée comme une fleur à peine ouverte dans le bureau du maire, pour la bonne raison que c'est lui, son père, qui avait sollicité ce rendez-vous, insisté d'abord auprès d'elle, insisté ensuite auprès du maire lui-même, puisqu'il en était le chauffeur. Depuis trois ans maintenant qu'il le conduisait à travers la ville, ils commençaient à se connaître – lui, le maire, de dix ans peut-être l'aîné de son chauffeur, celui-là dont le sourire quotidien lui parvenait à travers le rétroviseur, ou pas vraiment le sourire mais le plissement toujours inquiet de ses yeux qui cherchaient son attention à lui, l'homme à l'arrière toujours, qui si souvent n'y prêtait pas attention, regardant seulement dehors le lent défilement des façades ou bien des vitrines lumineuses, comme si parce

qu'il était maire de la ville, il se devait d'effleurer du regard tous les immeubles, toutes les silhouettes sur les trottoirs, comme si elles lui appartenaient. Et d'avoir été réélu quelques mois plus tôt, d'avoir pour ainsi dire écrasé ses adversaires à l'entame de son second mandat, sûrement ça n'avait pas contribué au développement d'une humilité qu'il n'avait jamais eue à l'excès – à tout le moins n'en avait jamais fait une valeur cardinale, plus propre à voir dans sa réussite l'incarnation même de sa ténacité, celle-là sous laquelle sourdaient des mots comme « courage » ou « mérite » ou « travail » qu'il introduisait à l'envi dans mille discours prononcés partout ces six dernières années, sur les chantiers inaugurés ou les plateaux de télévision, sans qu'on puisse mesurer ce qui dedans relevait de la foi militante ou bien de l'autoportrait, mais à travers lesquels, en revanche, on le sentait lorgner depuis longtemps bien plus loin que ses seuls auditeurs, espérant que l'écho s'en fasse entendre jusqu'à Paris, où déjà les rumeurs bruissaient qu'il pourrait être ministre. Et pour qui en avait le visage chaque jour dans son rétroviseur, il n'était pas besoin d'un traité de physiognomonie pour que cette même ardeur ou détermination apparaisse là, sous les sourcils noirs, épais et pourtant presque doux, contrastant plus encore alors avec ce regard froid et ferme de tous les gens de pouvoir. En trois ans Max avait appris à en traquer les nuances et les failles, ou plutôt non, pas les failles, mais les ouvertures sciemment laissées, s'il est vrai que le pouvoir, ce n'est pas dans la raideur qu'il

se fonde, mais à l'endroit calculé de ses inflexions, comme un syndrome de Stockholm appliqué heure par heure, quand chaque entorse faite à l'austérité fait naître dans l'œil soumis de l'interlocuteur la brèche de fausse tendresse où s'engouffrer.

Et de ce que je crois savoir, Maxime Le Corre à cette aune était un bon client, du genre de cheval reconnaissant dès qu'on relâche le mors, à quoi s'ajoutait la dette qu'il se sentait avoir, puisque c'était lui, le même maire, qui l'avait recruté, en ce temps où Max était, comme on dit, dans le creux de la vague. Puisque donc il y eut cela dans la vie de Max : une vague d'abord qui l'avait porté sur sa crête comme un surfeur gracieux avant de l'en faire redescendre dans l'ombre cylindrique et de plus en plus noire, de sorte que des années plus tard remontaient encore à la surface de sa mémoire, comme en ombres chinoises sur le pare-brise taché d'embruns, aussi bien les lumineuses années où il avait vécu de ses talents de boxeur que celles plus sombres qui étaient venues comme un ciel d'orage les recouvrir. Et sur elles, les sombres années, il espérait avoir posé pour longtemps un drap de laine épaisse qu'il éviterait de soulever, à cause de toute cette nuit sans boxe qu'il avait traversée, de quand la lumière des rings s'était éteinte, intermittente comme elle sait être, pire qu'un phare sur une côte. Cela, tous les boxeurs le savent, que le ring fait comme un phare dont sur le pont du bateau on compte les éclats pour estimer le danger, et qu'alors il arriva qu'il ne le vît pas, le danger, et se laissât drosser sur les rochers, ainsi qu'il advient en boxe

plus qu'en tout autre sport : que les clairs-obscurs d'une carrière y sont plus saisissants qu'une peinture du Caravage.

Alors qu'il soit seulement remonté sur un ring et qu'il y boxe à nouveau comme à ses plus beaux jours, il n'en revenait encore pas quand il croisait sa propre silhouette sur les panneaux de la ville, grandes affiches qui poussaient comme des arbres le long des quatre-voies et annonçaient le gala du 5 avril prochain, où sur fond de lumières étoilées se détachaient les corps photographiés des deux boxeurs, les poings dressés à hauteur du visage et tous muscles bandés – lui, le crâne rasé et les sourcils tendus déjà vers la victoire, semblant défier la ville entière de sa colère ou de sa force contenue, écrit dessous en lettres de feu « Le Corre vs Costa : le grand défi ». Et qui aurait regardé alternativement l'affiche puis cet homme au volant de la berline municipale se serait dit que oui, c'était bien lui, Max Le Corre, le même nez dévié, les mêmes paupières écrasées par les coups, la même peau luisante sur le crâne, le même qui d'ici quelques semaines s'en irait défier l'autre figure locale qui lui avait depuis longtemps volé la vedette.

Ça se rapproche, a dit le maire.

Dans deux mois à cette heure-ci, a dit Max, je serai sur la balance.

Ce n'est pas le moment de prendre du poids, a fait remarquer le maire.

Ni d'en perdre, a répondu Max.

Ensemble ils ont reparlé de ses dernières victoires, l'immense plaisir qu'il avait eu, le maire, de

remettre plusieurs fois à Max la ceinture du vainqueur, l'immense plaisir, avait-il dit à chaque fois, de faire l'éloge d'un vrai natif, formé ici même, devant la salle tout acquise – si fiers, eux tous, de ce lien qui les unissait à celui qui avait toujours vécu là, dans un pourtant discret quartier de la périphérie, mais dont un peu de la gloire semblait rejaillir sur chaque fenêtre de chaque tour où vivaient tous ceux-là qu'il avait croisés toute son enfance, sur les bancs des squares, dans les cages d'escaliers et puis dans la salle de boxe bien sûr dont tous avaient une fois au moins poussé la lourde porte de fer, tous encore enfilé des gants sur le ring pour se croire un instant Mike Tyson. Mais là où des centaines d'entre eux ont espéré vainement qu'un type à l'ombre d'un pilier les observe et les désigne comme un dieu invisible semble élire ses prophètes, un seul s'était trouvé soulevé et comme gruté hors de la vie ordinaire – et ce fut Max Le Corre.

Car il n'y avait pas besoin d'être grand clerc pour voir qu'il y avait là, dans le corps lourd et tendu de Max, une puissance hors du commun, de sorte qu'il n'y avait eu aucun hasard non plus à ce qu'un jour un homme en costume blanc s'improvisant manager entrât là, dans la petite salle d'entraînement où Max étalait si vivement chacun de ses partenaires, et décidât de s'occuper de sa carrière, le propulsant si vite au niveau national dont il glanerait le titre, la coupe gravée qui continuait de trôner sur sa cheminée à lui, Max, écrit dessus «Championnat de France 2002, catégorie

mi-lourds». Quinze ans plus tard, si vieux déjà, forcément il s'étonnait de lire encore dans la presse des mots comme «renaissance» ou même «résurrection» – résurrection, oui, c'est l'autre mot qu'on pouvait lire quelquefois dans les journaux et il n'aimait pas plus l'entendre que «renaissance» parce que les deux mots sciemment employés produisaient le même appel d'air vers le gouffre qui les avait précédés.

Si on m'avait dit que je boxerais encore à quarante ans, a-t-il dit au maire.

La boxe, a répondu l'homme à l'arrière et regardant toujours dehors, on dit que ça se passe beaucoup dans la tête.

Et Max les yeux fixés sur la route devant lui a fait une moue invisible qui signifiait peut-être «si je t'en mettais une, tu verrais ce que ça fait dans la tête» – mais invisible assez, cette moue presque intérieure, pour que dans le même temps son silence ait valeur d'acquiescement, parce que bien sûr le maire avait raison, la boxe, c'est d'abord dans la tête, la boxe est un sport de nerfs et de force mentale, oui, cela, ce n'est pas Max qui dirait le contraire.

En tout cas c'est courageux d'aller défier Costa, a repris le maire.

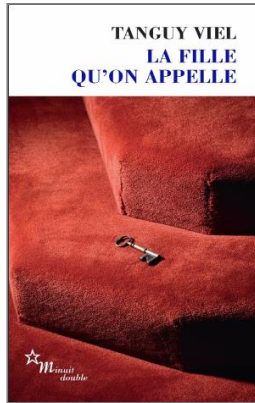
C'est maintenant ou jamais, a répondu Max, le temps ne joue pas pour moi. En quoi il avait raison, que la boxe à son âge, du moins la sensation qu'il en avait, c'était comme patiner sur un lac gelé à la toute fin de l'hiver, et malgré les victoires il n'était pas dupe de la fine pellicule de glace sur laquelle il

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
SEIZE NOVEMBRE DEUX MILLE VINGT-DEUX
DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO
IMPRESSION S.A.S. À LONRAI, 61250, FRANCE

N° D'ÉDITEUR : 7070

N° D'IMPRIMEUR : 220552

Dépôt légal : janvier 2023



Cette édition électronique du livre
La Fille qu'on appelle de Tanguy Viel
a été réalisée le 08 novembre 2022
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707347329).

© 2023 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Photo de couverture : série *Bundles of Wood* © Nicola Lo Calzo.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707348425